

humanitas

Vol. II

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HVMANITAS

VOLUME II



COIMBRA
MCMXLVIII-MCMXLIX

Notes de critique verbale sur quelques textes médicaux latins

I. Scribonius Largus.

DES *Compositiones* de Scribonius Largus, médecin romain du 1^{er} siècle de notre ère, aucun manuscrit n'a subsisté' après la publication de l'édition princeps de JEAN DU RUEIL (RUELIUS) (1), de sorte que celle-ci a été *codicis instar* pour les éditeurs ultérieurs (•2). Mais par une chance providentielle, plus des deux tiers de l'oeuvre de Scribonius ont passé dans un autre traité de médecine, appartenant au 5^e siècle, le *De*

(1) Le Scribonius de Du Rueil a paru en appendice à son édition de Celse en 152ç à Paris chez André Wechel. Sur la vie et les travaux du médecin soissonnais Jean du Rueil, voir Paul Jourdan, *Notes de critique verbale sur Scribonius Largus* (thèse Neuchâtel 1 g 19), p. 11 ss *Biographisches Lexikon der hervorragenden Aeröte aller Zeiten und Völker*, herausgegeben von A. Hirsch, zweite Aufl., durchgesehen und ergänzt von W. Haberling, F. Huebotter, H. Vierordt (Berlin et Vienne 1g2g-1g34), t. IV, p. 916; Ernest Wickersmann, *Dictionnaire biographique des médecins en France au moyen âge* (Paris 1g35), p. 3g5 s.

(2) Une notice à la fin de la préface de l'édition de Scribonius par JEAN MICHEL BERNHOLD (Strasbourg 1786) semblait autoriser l'espoir qu'un manuscrit serait un jour retrouvé dans la bibliothèque du Vatican, mais les recherches faites, à cet effet, par A. KOEHLER sont demeurées vaines; voir *Hermes* xviii (1883), p. 382, note 1. Quant au prétendu codex Plantinianus que le trop fameux GASPARD BARTH, *Adversariorum commentariorum libri LX* (Francfort 1648), col. 1638 affirme avoir consulté à propos d'un passage de l'épître dédicatoire de Scribonius à Callistus, où l'édition de Du RUEIL porte *diuinum munus* et où il dit avoir trouvé la variante *deorum immortalium manus*, c'est une des nombreuses mystifications par lesquelles ce hâbleur s'est complu à abuser de la crédulité de ses contemporains. En l'espèce, son «codex Plantinianus» est tout bonnement l'édition princeps du *De medicamentis* de Marcellus.

medicamentis de Marcellus Empiricus, dont l'auteur a copié sa source presque textuellement, avec un sans-gêne que nous qualifierions de scandaleux, si nous n'étions pas trop heureux de tirer parti de son plagiat. De fait, la confrontation de Scribonius avec Marcellus, dont on possède deux bons manuscrits du 9^e siècle, le codex Parisinus lat. 6880 et le codex Laudunensis 420 (3), est d'un secours d'autant plus précieux pour la constitution du texte du premier de ces deux auteurs que Du RUEIL l'a défiguré, d'un bout à l'autre, par des remaniements arbitraires. Cette confrontation, entreprise d'abord par JEAN RHODE (RHODIUS), auteur d'une édition de Scribonius parue à Padoue en 1655, et poussée plus avant par GEORGES HELMREICH (4), qui a édité les *Compositiones* pour la dernière fois en 1887 à Leipzig dans le cadre de la Bibliotheca Teubneriana, n'a, cependant, donné que des résultats partiels, car si HELMREICH a eu à sa disposition au moins le codex Laudunensis du *De medicamentis*, malheureusement tronqué par la perte de neuf cahiers d'un total de 132 pages, ni RHODE, ni lui n'ont connu le codex Parisinus seul complet, pour lequel ils ont dû, dès lors, s'en tenir à l'édition princeps de JOHANNES HAGENBUT (JANUS CORNARIUS) (5) qui l'a reproduit en Tinterpolant avec non moins d'arbitraire que Du RUEIL ne l'avait fait pour son manuscrit de Scribonius (6). L'édition critique de

(3) Les épîtres liminaires et le poème médical qui clôt le *De medicamentis* ont été conservés aussi dans le codex Arundelianus 166 du Musée Britannique qui date du 10^e siècle (voir *Marcelli de medicamentis liber* éd. Niedermann, praef. p. xvi), les deux épîtres fictives d'Hippocrate (Marcellus éd. Niedermann p. 10 à 17) encore dans beaucoup d'autres manuscrits dont on trouvera l'énumération chez Diels, *Die Handschriften der antiken Aerôte*, Griech. Abt. (Berlin 1906), 1, p. 51 s. et 2, p. 27 s., erster Nachtrag (Berlin 1908), p. 28 s.

(4) Voir G. HELMREICH, *Scribonius und Marcellus*, *Blätter für das bayer. Gymnasialschulwesen* xviii (1882), p. 3853-5 et 460-470.

(5) Bäle 1536 chez FROBEN. SUI JANUS CORNARIUS, voir *Allgemeine deutsche Biographie* t. iv, p. 481 (HIRSCH), O. CLEMEN, *Neues Archiv für sächs. Geschichte* xxxii (1912), p. 36 ss., *Biograph. Lexikon der hervorragenden Aerôte* t. m, p. 15 s.

(6) Le Parisinus lat. 6880 avait été signalé par A. HALLER dans sa *Bibliotheca botanica* (Zurich 1771), 1.1, p. 158, puis CHARLES DAREMBERG y

Marcellus que j'ai publié en 1916(7) et qui a fait connaître le Parisinus sous sa forme véritable a permis à M. PAUL JOURDAN (8) de dépasser ses deux devanciers en dépistant et en redressant avec une évidence inattaquable quantité de fautes chez Scribonius qui avaient passé inaperçues jusque là. Il reste toutefois à glaner après lui et tel est l'objet des remarques qu'on va lire (9).

Scribonius p. 1, 1 ss. (10)
Herophilus—fertur dixisse,
medicamenta diuinum mu-
nus esse.

Marcellus p. 18, 1 s. (10)
Herophilus fertur dixisse,
medicamenta deorum im-
mor talium manus esse.

Comme l'a bien vu déjà JEAN RHODE, la maxime d'Hérophile est correctement rendue par Marcellus; comp. Galien xii, p. 966 éd. KUEHN: ὄντων χειρὰς εἶναι τὰ φάρμακα et Plutar-

avait fait allusion dans son *Histoire des sciences médicales* (Paris 1870), t. 1, p. 246, mais en gardant par devers lui l'indication du lieu de dépôt et de la cote. Cette réticence a eu des conséquences fâcheuses en ce sens que VALENTIN ROSE, s'étant imaginé que DAREMBERG avait voulu parler du manuscrit de Laon et que c'était celui-ci qu'avait utilisé CORNARIUS, avait affirmé catégoriquement qu'il n'y en avait point d'autre (voir *Hermes* vm, 1874, P3° "j note 1), ce qui donna le change à HELMREICH et l'empêcha de chercher le manuscrit de CORNARIUS, bien qu'il fût convaincu que ce n'était pas le Laudunensis 420; voir A. THOMAS, *Journal des savants*, année 1920, p. 15 ss.

(7) *Marcelli de medicamentis liber* rec. M. NIEDERMANN, Leipzig et Berlin 1916 (= *Corpus medicorum Latinorum* t. v).

(8) Dans sa thèse mentionnée ci-dessus note 1.

(9) En fait de contributions à la critique du texte de Scribonius Largus postérieures à l'édition de Helmreich, je cite encore Hans Lackenbächer, *Zu Scribonius Largus*, *Wiener Studien* xxxvi (1914), p. 175 ss., Max Niedermann, *Beiträge zur Textkritik latem. Mediziner*, *Rhein. Mus. Lxxi* (1916), p. 143 s., Georg Helmreich *Zu Scribonius Largus*, *Philol. Wochenschr.*, année 1921, col. 599 s.

(10) Scribonius est cité d'après les pages de l'édition de HELMREICH, *Scribonii Largi compositiones* (Leipzig 1887), Marcellus d'après celles de la mienne, mais le texte de Scribonius que je reproduis est celui de l'édition princeps.

que, *Quaest. symp.* 4, 1, 3, p. 663 C (qui l'attribue à Erasisstrate) : τὰς βασιλικός και ἀλεξιφαρμάχους ἐκείνας δυνάμεις, ας «ἄϋων χείρας» ὠνόμαζεν Ἐρασιστρατος (μ). Rhode proposait, dès lors, de restituer chez Scribonius *diuinus manus* et Helmreich a adopté cette conjecture. M. Jourdan o. c. p. 25 fait observer que le copiste auquel serait imputable la leçon *munus* chez Scribonius, devait avoir sous les yeux un manuscrit, dans lequel *Va* de *manus* aurait eu, comme souvent dans l'ancienne écriture minuscule, la forme ouverte qui l'exposait à être confondu avec *z/*, mais que ce copiste n'aurait pas eu l'idée d'écrire *munus*, si ce mot avait été précédé de *diuinus*, tandis qu'il pouvait être tenté de le faire, si l'équivalent du grec &εών était rendu par une abréviation de *deorum*, à savoir *dum*. Selon M. Jourdan, la leçon authentique, chez Scribonius, serait donc *deorum manus. diuinum munus*, dans l'édition princeps de cet auteur, reposerait d'abord sur la faute de copiste *munus* au lieu de *manus* et ensuite sur la fausse interprétation de l'abréviation *dum* par Du Rueil. Mais cette explication de la genèse de la faute se heurte à l'objection que le dictionnaire des abréviations latines de Cappelli n'enregistre ni *dum*, ni telle autre abréviation susceptible d'être interprétée comme signifiant *deorum* (12). Au surplus, une autre hypothèse est non seulement possible, mais plus vraisemblable. A mon avis, Scribonius avait écrit *diuum manus*, puis Du Rueil, ne se rendant pas compte que *diuum* était le gén. pl. archaïque de *diuus*, mais croyant avoir affaire au singulier neutre d'un adjectif qualificatif, aurait remplacé *manus* par *munus* et substitué *diuinum* à *diuum* parce que *diuus* n'était, d'ordinaire, employé que comme substantif.

(11) Voir OTTO WEINREICH, Θεου χείρ. *Antike Heilungswunder* (thèse de l'Université de Heidelberg, imprimée à Naumburg a. S. 1908). p. 37.

(12) Voir ADRIANO CAPPELLI, *Diccionario di abbreviature latine ed italiane*, seconda edizione, Milano 1912. On en dira autant de MAURICE PROU, *Manuel de paléographie latine et française*, 2^e édition, Paris 1892, p. 197 ss. : Dictionnaire des abréviations latines et françaises, employées dans les manuscrits et chartes du moyen âge.

Scribonius p. 2, 31 ss.
*qui enim nefas existi?na-
 u er it s p em dubiam ho-
 minis laedere, quanto see-
 lestius perfecte iam nato
 nocere iudicabit?*

Marcellus p. 19, 6 ss.
*qui enim nefas existima-
 uerint spe dubia homi-
 nes laedere, quanto sceles-
 tins perfecto iam nocere
 iudicabunt?*

S'appuyant sur Marcellus, HELMREICH a corrigé chez Scribonius *perfecte iam nato* en *perfecto iam*, ce en quoi il faut lui donner raison, *nato* étant visiblement une glose de *perfecto* dont Tintrusion dans le texte aura entraîné le changement ultérieur de la leçon primitive *perfecto* en *perfecte*. Mais M. JOURDAN o. c. p. 28 s. estime que c'est insuffisant et que tout le reste du texte de Scribonius qui s'écarte de celui de Marcellus est fautif lui aussi. En ce qui concerne les singuliers *existimauerit* et *iudicabit*, je partage sa manière de voir; dans un jugement de portée générale, il paraît, en effet, plus naturel que le verbe soit au pluriel. L'altération supposée provient de ce fait que le trait horizontal par lequel devait être noté *Yn* de la désinence de *existimauerint* aura été omis et que, cette forme se trouvant ainsi transformée en singulier, Du RUEIL aura été amené à changer *iudicabunt* en *iudicabit*. En revanche, aucun des arguments invoqués par M. JOURDAN pour motiver la préférence qu'il accorde à la leçon des manuscrits de Marcellus *spe dubia homines laedere* sur celle de l'édition princeps de Scribonius *spem dubiam hominis laedere* n'a, à mes yeux, de force probante. Les écrivains latins, dit-il, font rarement d'un substantif abstrait le complément du verbe *laedere* et quand Scribonius donne à *spes* un complément, celui-ci est un génitif subjectif (p. 52, 31 *supra hominis spem* «au-dessus de ce qu'un homme peut attendre, au-dessus de toute attente humaine»), tandis que, dans *spem dubiam hominis*, on serait en présence d'un génitif objectif «l'espoir douteux qu'on fonde sur la naissance d'un être humain». Il serait aussi plus conforme au style élevé de la lettre-préface de mettre en opposition *perfecto iam nocere* avec *homines laedere* qu'avec *spem laedere*. A ces considérations on répondra d'abord que *fidem, famam alicuius laedere* «trahir la foi de quelqu'un, porter atteinte à la réputation de quelqu'un» est du meilleur latin (comp. p. ex.

César, *bell. Gall.* 6, g, 6; Suétone, *César* 49) et qu'une tournure telle que *spem laedere* «compromettre un espoir» n'a donc rien d'insolite ni qui doive nous choquer. Ensuite, il n'est pas licite de prétendre que, parce que, dans un seul passage de Scribonius autre que le nôtre, *spes* est accompagné d'un génitif subjectif, cet auteur évite la construction de *spes* avec un génitif objectif. Des expressions du type de *spes salutis*, *spes libertatis* | *spes uictoriae* n'étaient-elles donc pas courantes dans toute la latinité ? De plus, *perfecto iam* (sc. *homini*) *nocere* suppose *spem dubiam hominis laedere* et s'expliquerait mal, si on lit *spe dubia homines laedere*. Notons aussi que *laedere aliquem aliqua re* n'a jamais, par ailleurs, le sens supposé par le texte de Marcellus de «frustrer quelqu'un de quelque chose», mais signifie «blesser quelqu'un de telle ou telle manière»; comp. p. ex. Cicéron, *ad famil.* 5, 1, 1 *laedere aliquem ludibrio* «blesser quelqu'un par des railleries, accabler quelqu'un de railleries blessantes». Enfin, la confirmation décisive de ce que nous cherchons à établir, à savoir que c'est *spem dubiam hominis laedere* de Scribonius et non *spe dubia homines laedere* de Marcellus qui représente la bonne leçon, est fournie par ce passage du Digeste 11, 8, 2 (*Corpus iuris ciuilis*, editio stereotypa septima, Berolini 1895 : *Digesta Iustiniani* ed. MOMMSEN p. 185) *negat lex regia mulierem, quae praegnas mortua sit, humari, antequam partus ei excidatur: qui contra fecerit, spem animantis cum grauida peremisse uidetur*. Reste à expliquer l'origine de la faute ce qui est chose facile. Il suffit, en effet, d'admettre que, dans l'ancêtre commun des manuscrits actuellement connus de Marcellus, les traits horizontaux marquant la nasale finale de *spem dubiam* étaient omis pour comprendre la substitution de *homines* à *hominis*.

Scribonius p. 31, i s.

Marcellus, p. 105, 23 s.

haec comburuntur et ita ceteris admiscentur e in e r i b u s . t e r i s b e n e t r i t i s t r i t a

admiscentur.

cineribus chez Scribonius a été déclaré suspect par HELMREICH et M. JOURDAN *o. c.* p. 58 l'a supprimé avec juste raison. C'est, de toute évidence, une interpolation de Du RUEIL suggé-

rée par *comburuntur*. Mais cette correction est insuffisante ; il faut insérer, à la suite de *ceteris*, ou bien *bene tritis trita* ou du moins *bene tritis*, ce qui serait plus plausible au point de vue paléographique, car aussi bien Scribonius que Marcellus continuent *et (sed Marcellus) postea nihilo minus in unum diutius teruntur* «et après cela on broiera néanmoins le tout pendant assez longtemps pour en faire une masse homogène». Cette dernière remarque n'a de sens que s'il est dit précédemment, comme chez Marcellus, que chacune des substances qui entraient dans la composition doit avoir été broyée au préalable séparément.

Scribonius p. 46, 20 s.
cucurbitulae siluestris,
quam κολοκυν^ία appellat

Marcellus p. 149, 32 s.
cucurbitae siluestris, quam
colocynthidam appellat

M. JouRDAN *o. c.* p. 68 voudrait rétablir *cucurbitae* chez Scribonius parce que *cucurbita* est la forme employée partout ailleurs chez cet auteur et parce que, si dans notre passage il avait vraiment recouru exceptionnellement au diminutif *cucurbitulae*, Marcellus n'aurait pas manqué de l'imiter, lui qui offre souvent un diminutif là, où Ton trouve chez Scribonius le mot de base (comp. p. ex. *pinnula* Marcellus p. 119, 29 en face de *pinna* Scribonius p. 34, 3 ; *uerrucula* Marcellus p. 194, 24 en face de *uerruca* Scribonius p. 63, 0 ; *uasculum* Marcellus p. 267, 2 en face de *uas* Scribonius p. 104, 29) (13). Néanmoins, le maintien de *cucurbitulae* chez Scribonius paraît pouvoir se justifier. L'unique exemple de ce diminutif à côté de quatre exemples de *cucurbita* (p. 20, 2 ; 47, 3 ; 64, 8 ; 64, 13) est exactement comparable à *lenticula* attesté une seule fois (p. 94, 16) à côté de *lens* qui l'est à quatre reprises (p. 49, 24 ; 56, 16 ; g3, 4 ; 94, 14). Il est digne de remarque aussi que là, où Scribonius a *cucurbitula siluestris*, il ajoute *quam κολοκυν&ί3α appellat*. C'est que les dérivés en -ίς avaient, en grec, souvent la valeur diminutive (comp. p. ex. άμαξίς, \$ορίς,

(13) Pour d'autres exemples, voir Ed. Liechtenhan, *Sprachliche Bemerkungen 117 Marcellus Empiricus* (thèse Bâle 1917), p. 47.

Ιογγίζ, μαχαφές), et *κολοκύνθ-ίς*, en particulier, devait apparaître comme un diminutif de *κολοκύνθη*. Enfin, si Scribonius avait écrit *cucurbitae*, comment *cucurbitulae* aurait-il supplanté cette leçon? M. JOURDAN avoue n'avoir pas trouvé de réponse à cette question. Sans doute, la substitution de *cucurbitae* à *cucurbitulae* chez Marcellus peut surprendre de prime abord, mais une petite statistique dissipera cette surprise. Marcellus fournit 24 exemples de *cucurbita* (abstraction faite du passage qui nous occupe ici), Scribonius 4. Un seul *cucurbitula* aurait donc détonné bien plus chez celui-là que chez celui-ci, ce qui suffit, semble-t-il, à expliquer, pourquoi Marcellus, dans ce cas, à évité de reprendre à son compte le *cucurbitula* de sa source.

Scribonius p. 66, 14 ss.

lini seminis et faem graeci seminis, farinae hordeariae, singulorum bini sextarii cribrat i in unum commiscentur ; inde coquere oportet quod satis erit ex aqua et oleo, subinde calidum cataplasma etia? n imponere.

Marcellus p. 276, 3 ss.

faenograeci seminis et lior-dei farinae binos sextarios cribratos in unum miscebis et decoques ex aqua at que addes olei quo d suffi-ci at ac subinde calidum cataplasma pedibus adpones.

En examinant la rédaction de ce passage dans l'édition princeps de Scribonius, on aperçoit plusieurs difficultés. Premièrement la place insolite de la conjonction *et* entre *lini seminis* et *faeni graeci seminis*. En second lieu, *in de coquere oportet quod satis erit* qui ne donne pas de sens logique. On ne comprendrait pas, en effet, que Scribonius recommandât de mélanger de la graine de lin, de la graine de fénugrec et de la farine d'orge «à raison de deux setiers», puis d'en cuire «ce qui suffira», car à quoi servirait de mélanger une plus grande quantité de ces substances que celle qu'on emploiera ensuite pour la confection du remède en question? Tertio, *etiam* est, lui aussi, vide de sens. Enfin, on attendrait une conjonction reliant le membre de phrase commençant par *subinde* à celui qui le précède. Si l'on se reporte maintenant à la version de Marcellus, elle permettra de préciser et

d'expliquer les altérations subies par le texte de Scribonius. *lini seminis* manque chez Marcellus ; il a donc probablement été ajouté après coup chez Scribonius ce qui expliquerait que, chez ce dernier, *et* n'est pas à sa place. Au lieu de *inde xoqueare oportet*, Marcellus offre *et decoques* et les mots *quod sufficiat*, correspondant à *quod satis erit* chez Scribonius, se rapportent chez Marcellus non pas aux ingrédients qu'il faut tamiser, puis mélanger, mais à l'huile qu'il faut ajouter après la cuisson. Il s'ensuit que, chez Scribonius, *quod satis erit* a été fourvoyé et que *inde* est né d'une corruption de *et de-* sous l'influence, semble-t-il, de *subinde* qui suit. La copule qui manque devant ce *subinde* chez Scribonius pourrait bien être celle qui est de trop entre *lini seminis* et *faeni graeci semims*. Enfin, au lieu de l'incompréhensible *etiam* de Scribonius, Marcellus a *pedibus*, ce qui est justement ce qu'on attend à cette place. Ces diverses fautes auront amené Du RUEIL à remanier sa source manuscrite, de sorte qu'il n'est plus possible, aujourd'hui, de restituer avec certitude la forme primitive de ce passage. En se contentant d'une restitution approximative, on écrira [*lini seminis et*] *faeni graeci seminis, farinae hordeariae, singulorum bini sextarii cribrati in unum commiscentur, et decoquere oportet ex aqua et <addere> olei quod satis erit, <et> subinde calidum cataplasma pedibus imponere.*

Scribonius p. 31, 14 ss.

Marcellus p. 105, 29 ss.

<i>papaueris siluatici iam ?na-</i>	<i>papaueris siluatici iam ma-</i>
<i>turi, uiridis tamen adhuc,</i>	<i>turi, uiridis tamen adhuc,</i>
<i>capita quam plurima uase</i>	<i>capita quam plurima uaso</i>
<i>fictili coniciuntur aquaque</i>	<i>fictili coiciuntur atque aqua</i>
<i>superfunduntur, ut super-</i>	<i>superfunditur tanta, ut su-</i>
<i>natet duobus tribusue per sint de u as culo duo</i>	<i>uel tres digiti.</i>
<i>digitis.</i>	

La rédaction de cette recette chez Scribonius d'une part et chez Marcellus de l'autre diffère en ce que le premier prescrit de verser sur les têtes de pavots un tel volume d'eau qu'elle les dépasse de deux ou trois doigts, tandis que le second recommande de remplir le vase d'eau jusqu'à deux ou trois doigts du bord. A première vue, on dirait qu'il y a là une divergence

sans importance, mais un des critiques les plus ingénieux que j'aie connus, KARL HOPPE, me faisait remarquer un jour que Scribonius demanderait une chose impossible, vu que les têtes de pavots nageraient sur l'eau et que le niveau de celle-ci ne pourrait donc pas les dépasser. Pour lever la difficulté, il suffirait, selon HOPPE, d'écrire *superet* au lieu de *supernatet*, en sous-entendant comme sujet *uas*. Solution très élégante et obtenue au prix d'une retouche minime, mais à laquelle la comparaison d'un passage de Celse (5, 25, 4 A) nous déconseille d'adhérer. En décrivant la préparation du même remède, celui-ci s'exprime en ces termes: *quin etiam siluestris papaue- ris, cum iam ad excipiendam lacrimam maturum est, mani- pellus, qui manu comprehendi potest, in uas demittitur et superinfunditur aqua, quae id (sc. papauer) contegat*. On se rend compte qu'il s'agit non pas de têtes de pavots seules, mais d'une botte de plantes de pavots, immergée dans un vase rempli d'eau les têtes en bas, de sortes qu'elles ne peuvent pas surnager, surtout si l'on prend la précaution de placer sur le vase un couvercle empêchant les tiges de remonter. Dans ces conditions, il devient parfaitement possible de maintenir les têtes de pavots à une distance de deux ou trois doigts au-dessous de la surface de l'eau. Le texte de Scribonius est donc sain et ne nécessite aucune intervention.

II. Marcellus Empiricus.

p. 23, 16 éd. NIEDERMANN: *ex indigestione externarum crudissimarumque crapularum*.

La conjecture de HERAEUS *hesternarum* s'impose (comp. Sénèque, *dial.* 10, 14, 4 *hesterna crapula semisomnes*; le même, *epist.* 122, 2 *oculos hesterna graues crapula*; Cicéron, *or. fr. g.* A vi, 1 éd. MUELLER *hesterna ex potione oscitantes*), mais elle appelle deux observations. D'abord, la correction *hesternarum* avait déjà été proposée au 17^e siècle par GASPARD BARTH, *Aduersariorum commentariorum libri LX*, col. 1642, et ensuite, il n'est pas exclu que *externarum* soit une graphie vulgaire imputable à Marcellus lui-même; comp. Isidore, *different. append.* 81 *multi imperitorum externa dies dicunt, quod non admittitur*. Il s'agit d'un contrépel, c'est-à-dire d'un cas

de réaction contre la réduction de x à s devant consonne dans le latin vulgaire de l'Empire. Parce que *excelsus*, *excipere*, *iuxta*, *sextus* sonnaient *escelsus*, *escipere*, *iusta*, *sestas* dans la bouche des gens du peuple (14), les illettrés qui s'efforçaient d'imiter le parler de la société cultivée avaient tendance à remplacer par x tout s antéconsonantique, en écrivant et en prononçant *externus* non seulement à la place de leur *esternus* «extérieur», où la restitution tombait juste, mais aussi à la place de (*h*)*jesternus* «d'hier, de la veille», où elle portait à faux.

A ce propos, je me demande aujourd'hui, s'il n'aurait pas convenu d'admettre dans le texte de mon édition les deux graphies vulgaires suivantes que j'avais jugé prudent de reléguer dans l'apparat critique: a. (*inunctiones*) *galaticae* p. 53, 32 PL au lieu de *galacticae*. A l'appui de cette leçon, on pourrait invoquer la flexion de γᾰῖος et la forme de certains de ses dérivés en grec moderne, à savoir ἴ'άλα, gén. γαλατος (aussi γοῖάτου) et γαλατάς «laitier», γαλατερός «laiteux» (15). Mais la flexion γᾰῖα, γάλατος remonte-t-elle jusqu'au temps de Marcellus? Le doute est permis. On pourrait aussi mettre *galaticus* pour *galacticus* sur le même plan que les cas d'assimilation du groupe *-et-* dont on trouve des exemples déjà dans les inscriptions de Pompéi et qui est blâmée par l'Appendix Probi; comp. *fata* < *facta* CIL iv, tab. cer. xxvi, 27.28.29 (56 ap. J.-C.), *autione* < *auctione* ibid. χχχυ, 8.14 (57 ap. J.-C.), *Otaus* < *Octaus* CIL iv 4870, *coator* < *coactor* CIL v 4504,

(14) Comp. *escelsus* CIL vin 23041.25825 ; *escipere* CIL xiii 510; *iusta* CIL xiii 2417, v. fr. *joste*, prov. *josta*, ital. *giusta*; *sestus* CIL II 723, v 5583, v. fr. *sistes*, prov. *sest*, ital. *sesto*. Dans la *Mulomedicina Chironis* éd. Oder p. 118,25; 205,1; 207,26; 211,20; 235,13 et dans les glossaires latins CGL IV 36,2; 67,39; v 455, 6.10; 499,59, on rencontre la forme *extimare* qui semble bien être un contrépel de *estimare*, *aestimare*. Toutefois, on pourrait aussi songer à une mutilation haplogique de *existimare* comparable à *dixti*, forme souvent garantie par le mètre chez Plaute, p. ex. *Asin.* 823, *Cure.* 129, *Trin.* 567.602, pour *dixisti*.

(15) Voir A. THUMB, *Handbuch der neugriech. Volkssprache*, 2^e éd. (Strasbourg 1910), p. 61, § 103, note 2, H. PERNOT, *Grammaire du grec moderne*, 4^e éd. (Paris 1921), p. 69, § 105 et p. 214, § 540, le même, *Lexique grec moderne-français* (Paris s. d.), p. 106.

auctor non *autor* App. Prob. 124, (*autoritas* ibid. 125). *b. melidotum* pour *melilotum* dans les deux manuscrits P et L p. 91, 26; 155, 30; 161, 20 (mais *melilotum* PL p. 36, 24; 169, 19; 174, 13; 229, 30; 254, 11). *melidotum* n'est assurément pas un simple lapsus de copiste puisqu'il se rencontre trois fois, et il n'est pas rare, d'ailleurs, que les manuscrits de Marcellus présentent deux, voire trois doublets de termes de ce genre; comp. p. ex. *xylobalsamum* p. 169, 21; 238, 33; 266, 17, mais *xyrobalsamum* p. 150, 36; 153, 28; 172, 15; *intubus* p. 149, 4; 152, 26, mais *intibum* p. 211, 6.10; *sandaraca* p. 46, 20; 96, 32; 128, 11, mais *sandarica* p. 94, 32; 98, 27; *carduus* p. 199, 14, mais *cardus* p. 45, 7 et *cardo* p. 65, 3. Quant à l'explication de *melidotum*, on pourrait y voir le produit d'une dissimilation de / — l en / — d, faisant pendant à celle de r — r en r — d dans *maderatus: umefactus* CGL v 629, 52, ital. *armadio* de lat. *armarium*, ital. *rado* de lat. *rarus*. Ou bien le *d* de *melidotum* serait-il de même nature que celui d'ital. *amido* «amidon, empois», *sedañõ* «céleri» de lat. *amylum*, *selinum* «ache, persil» qui sont, comme *melilotum*, des emprunts grecs ?

p. 152, 35 ss. : *uinis quoque utendum est . . . aut ex bacis myrtae factis aut ex malis cydoneis pressis aut ex i un ip eris uel hysopo condito.*

Ma conjecture *ex iunipero* ou *ex iuniper<i bac>is* est superflue. La comparaison de Scribonius p. 76, 12 s. *item bene faciunt i un ip er i tritae* garantit l'existence du pluriel *iuniperi* au sens de «baies de genièvre». Chez Scribonius, JEAN RHODE avait, comme moi-même chez Marcellus, proposé d'écrire *<bacae>iuniperi*, mais les deux passages se confirment Tun l'autre et il faut donc s'abstenir de toute correction.

III. Mulomedicina Chironis.

La *Mulomedicina Chironis* ne nous a été conservée que par un seul manuscrit récent, le codex Monacensis lat. 243 du 15^e siècle, qui offre un texte si lamentablement corrompu que sa restitution serait bien souvent une entreprise désespérée, si cet ouvrage n'avait pas été largement mis à contribution

dans le traité de médecine vétérinaire de Yéégèce (16) et si, d'autre part, il n'était pas lui-même, en grande partie, une traduction assez fidèle de sources grecques, réunies dans le *Corpus Hippiatricorum Graecorum* (17). Cependant, le secours de ces «fontes et testimonia» fait défaut pour de très nombreux passages altérés, pour lesquels les philologues modernes en sont réduits, dès lors, aux seules ressources de leur flair et de leur perspicacité. Des corrections, parmi lesquelles il y a des trouvailles forçant l'admiration, ont été proposées par Ahlquist (18), Buecheler (19), Bulhart (20), Grevandér (21), Heraeus (22), Hoppe (23), Oder (24), Skutsch (25), mais il reste toujours beaucoup à faire. Preuve en soient les notes ci-après, par lesquelles je continue la série de mes propres contributions à la critique et à l'interprétation d'un texte qui compte

(16) *P. Vegeti Renati digestorum artis mulomedicinae* éd. E. Lom-

MATZSCH, Leipzig 1903.

(17) *Corpus Hippiatricorum Graecorum* éd. E. ODER et C. HOPPE, 2 vol. Leipzig 1924 et 1927.

(18) H. AHLQUIST, *Studien über Spätlatein. Mulomedicina Chironis*, thèse Upsal 1909; le même, *Kritisches über Mulomedicina Chironis*, *Eranos* Xu (1912), p. 150 ss.

(19) F. BUECHELER dans l'apparat critique de l'édition d'Oder (voir ci-dessous note 24).

(20) V. BULHART, *Kritische Bemerkungen zum lateinischen Dioscurides und ?11 Chiron*, *Wiener Studien* LV (1946), p. 158 ss.

(21) S. GREVANDER, *Zur Sprache der Mulomedicina Chironis*, thèse Lund 1926.

(22) W. HERAEUS, *Zur Sprache der Mulomedicina Chironis*, *Archiv für lat. Lexikographie* XIV (1906), p. 119 ss. ; le même dans l'apparat critique de mon édition des livres 11 et m (voir ci-dessous note 26).

(23) K. HOPPE, *Philologische Bemerkungen über antiken Bülatrik, Veterinärhistor. Mitteilungen* 6^e année (1926), nos 9 à 12, p. 33-47 5^e même, Compte-rendu de la thèse de GREVANDER (voir ci-dessus note 21), *Veterinärhistor. Mitteilungen* 7^e année (1927), n° 6, p. 21 ss. ; le même, *Nachträgliches zu V. H. M.* 1927 n° 6, *Veterinärhistor. Mitteilungen* 8^e année (1928), nos 2 et 3, p. 7 ss. ; le même, *Zur Mulomedicina Chironis, Abhandlungen aus der Geschichte der Veterinärmedizin* Heft 3 (Leipzig 1925), p. 51 ss.

(24) E. ODER dans l'apparat critique de son édition (*Claudii Hermeri mulomedicina Chironis*, Leipzig 1901).

(25) O. SKUTSCH, *Notes on the Mulomedicina Chironis*, *The Classical Review* li (1937), p. 56 s.

parmi les sources les plus précieuses de notre connaissance du latin vulgaire postérieur (26).

p. 9, 8 s. éd. Oder: *suo enim temporum ibi uena posita in furcio*.

Oder a bien vu que *in furcio* est une corruption de *bifurcio*, l'amorce de la faute devant être cherchée dans la graphie *uifurcio*. Mais ce n'est pas tout, car le début de la phrase *suo enim temporum* demeure inintelligible. En s'inspirant de p. 6, 4 *medio enim in loco ceruicis*, on restituera *summo eni?n <in loco> temporum*, *suo* au lieu de *summo* tient sans doute au fait que ce dernier était écrit en abrégé *suo*. La même abréviation a provoqué la même faute chez César, *bell. Gall.* 2, 4, 7, où, en regard de la leçon correcte *summam totius belli* des manuscrits de la famille β, les représentants de la famille α donnent *su am totius belli summam*. Dans ce cas, le copiste de l'ancêtre des manuscrits α, ayant trouvé dans son modèle *suam totius belli* avec la correction *su?nmam* inscrite en marge, aura pris celle-ci pour l'indication d'une omission à réparer et l'aura, par conséquent, insérée à la suite de *belli*, alors qu'il eût fallu la substituer à *suam*. Il est probable aussi que, dans un autre passage de César, à savoir *bell. Gall.* 5, 45, 2, où tous les manuscrits portent *suam que ei fidem praestiterat*, il faille lire avec Paul, suivi par les éditeurs Klotz et Constans, *summam que ei fidem praestiterat*. Quant à l'omission de *in loco* chez Chiron, elle s'explique aisément de la façon suivante. On sait qu'un des types de fautes les plus courants est l'assimilation des désinences de deux mots contigus, celle du premier étant répétée indûment ou, au contraire, celle du second anticipée. On se rappellera aussi que, dans le latin vulgaire impérial, les désinences de l'accusatif et de l'ablatif du singulier des noms de la deuxième déclinaison tendaient à se confondre, de sorte que, dans les

(26) *Textkritisches für sogen. Mulomedicina Chironis*, *Wochenschr. für klass. Philol.* xxviii (1911), col. 187 ss. ; *Beiträge für Textkritik latein. Mediziner*, *Rhein. Mus.* lxxi (1916), p. 143 ss. ; *Notes critiques sur quelques textes médicaux latins*, *Revue de philol.* xlvii (1923), p. 150 ss. ; voir aussi l'apparat critique de mon édition des livres 11 et m (*Proben aus der sogen. Mulomedicina Chironis*, Heidelberg 1910).

textes, on rencontre très souvent -o à la place de -um et vice-versa. Dans ces conditions, *in loco* pouvait être écrit *in locum*, d'où omission du groupe *in locum* (la préposition *in* faisant corps avec son régime) devant *temporum*, à cause de la similitude des désinences, dans les mêmes conditions, dans lesquelles, chez Horace, *carm.* 4, 6, 17 *sed palam captis grauis*, il y a eu, dans certains manuscrits, omission de *captis* devant *grauis*.

p. 11, 13 s. *quo uulner e inter alterius curabis*. Dans ce paragraphe, Chiron recommande expressément de ne jamais appliquer le traitement prescrit contre l'engorgement des vaisseaux lymphatiques des jambes simultanément aux quatre jambes parce que Γ animal n'y résisterait pas; comp. p. 11, 10 s. *huiusmodi autem cura numquam nisi per singulos pedes curabis propter ferhuram* (Végèce 1, 26, 3 *ut in tanto dolore animal duret*). Les mots *quo uulnere inter alterius curabis* ne prennent donc un sens qu'à la condition qu'on écrive *quo* (par le procédé décrit précédemment) *uulnera inter alternis curabis*. *inter alternis* (sc. *pedibus*) serait dit comme p. 96, 2 s. *inter alternis diebus*. La même corruption de *alternis* en *alterius* se retrouve p. 53, 24 s. *claudicabit hic similiter pedibus alternis _alterius* où la correction *alternis*, inscrite, à un moment donné, dans l'interligne au-dessus de *alterius*, a été traitée en insérant au lieu de l'être en substituant. AHLQUIST, *Studien \ur spätlat. Mulomedicina Chironis* p. 64 s'est complètement mépris en croyant à la possibilité de maintenir le texte transmis à la condition d'interpréter *quo uulnere inter alterius* (sc. *pedis uulnus*) *curabis*.

p. 35, 16: *alii pilas mar in as concarptas . . . et fleminibus impositas dixerunt flemen ex ea re dissugi*.

Oder place une croix devant ;*narinas* et suggère dubitativement *tamaricias*. Conjecture en dehors de toute probabilité paléographique et du reste oiseuse, la leçon du manuscrit étant corroborée par les Hippocratiques grecques 1, p. 227, 21 s. éd. Oder et Horpe σφαίρας τὰς υπό τῆς θαλάσσης ἐξερριμμενχς εἰς λεπτά κατατίλλοντες.

Il est question d'oursins que la mer rejette sur les plages, p. 97, ii ss.: *suffundes uinum et oleum uetus. quod si uetus non habueris uteris*.

ODER supplée < *eo, quod habes* > devant *uteris* d'après Hipp. Gr. i, p. 94, 8 s. εστω ὅτ τά Ιλαιον παλαιόν, εἰ δε οὐκ ἴστι,

τώ οντι χρώ. Toutefois, la faute s'explique mieux, si l'on e'crit < eo₇ quod habueris >, ce qui est, en outre, plus conforme à l'usage de Chiron; comp. p. ex. p. 150_v, 19 ss. *quod si non fuerit fenum nouum, quodcunque f u erit ex aqua mulsa asperges.*

p. 156, 3 s.: *de tremore lumborum, si quod iumentum tremorem habuerit expersussusic eum curabis.*

La comparaison des Hippiatriques grecques i, p. 225, 2 ss. περί ορχεων φλεγμονής καί οίήσεως. . . . ίπποτροφούντά σε ζει^ινώσκειν, ώς τάς των ορχεων φλε^μονάς γινομένας εκ τραύματος... 3^εραπεύουσιν ούτως montre de façon non équivoque que *tremor*, chez Chiron, est une corruption de *tumor*. S'il en fallait une preuve de plus, on la trouverait quelques lignes plus loin p. 156, 10 s. *quod si ei uitia ex alia causa intumuerit, quod non sit ex percussum.* (Hippiatr. 1, p. 225, 10 s. όταν όε ωσιν εξ άλλης αιτίας φλε^μαίνοντες καί μη εκ τραύματος), ού *intumuerit* confirme notre restitution *tumor* au lieu de la leçon traditionnelle *tremor*. Dans ce dernier passage, c'est *uitia* qui paraît être fautif et qu'on remplacera par *ilia*, traité en singulier féminin comme ailleurs à plusieurs reprises; comp. p. ex. 119, 22 s. *aspicies i li a m quomodo ducat*, de même p. 119, 23 . 25 ; p. 222, 19. p. 182, 10 s.: *si s a n g u i n i s parum ad te fluere coeperit.*

On s'étonnera à bon droit qu'ODER n'ait pas corrigé *ad te* en *apte* d'après Yéγέce 3, 40, 3 *si parum apte profluat sanguis*. Peut-être ne l'a-t-il pas fait parce que, du moment où *sanguinis* ne dépendait plus de *parum*, ce génitif lui aurait semblé être en l'air. Mais il n'y a là qu'une difficulté apparente. De fait, ou bien *sanguinis* est non pas un génitif, mais un nominatif hétéroclite du type de *bouis* (p. 284, 16 *bonis si febricitabit* et déjà chez Varron, *Sat. Men. frg. 3* et chez Pétrone 62, 13), *salis* (chez Marcellus Empiricus p. 120, 13 *tamquam salis in aqua*) etc., ou bien on se trouve en présence d'un génitif partitif faisant fonction de cas sujet comme p. ex. p. 87, 5 s. *tertia die infunditur an a callidis tritae*, p. 146, 10 s. *similiter fac it l a s a r i s Sur i at ici et nitrium* (27).

(27)Plus souvent, 011 rencontre un génitif partitif comme complément direct, p. ex. p. 169, *11 farinae or di aciae admisces*^ p. 175, 16 s.

p. 240, 2 s.: *equam supinam sic, ut caput eius supinum sit, deinde fouebis fountionibus caldis ipsam uuluam.*

ODER a reproduit ce passage tel quel bien qu'il saute aux yeux qu'il est altéré. A première vue, on serait tenté de supprimer *deinde*, mais outre que l'intrusion de ce mot s'expliquerait mal, l'original grec nous avertit que la faute réside, en réalité, dans *supinam*, à la place duquel on attend un verbe; comp. Hippiatr. 1, p. 84, 19 ss. κατακλίνειν *del* την ίππον, ώστε ύπτιαν κείσθαι επί την κεφαλήν ρέπουσαν, καί κατανλήσαι υ<5ατι Ζερμω πολλω την μήτραν. Or, il suffit de restituer par une retouche minime *supina*, impératif de *supinare* = κατακλινείν, pour que tout rentre aussitôt dans l'ordre. Sous la suggestion de *ut caput eius supinum sit*, un copiste aura pris *supina* pour le féminin de l'adjectif *supinus* et aura, dès lors, fait l'accord avec *equa?n*. Cependant, il y a lieu de compter encore avec une autre possibilité. Etant donné que, dans la *Mulomedicina Chironis*, les prescriptions sont parfois énoncées au présent de l'indicatif (p. ex. p. 132, 23 *faciem eius plurimum fomentas* ; p. 157, 22 *lexiua calida fumens* ; p. 297, 9, *cepam Germanam super muscas confrictas*), la leçon primitive pourrait avoir été *equam supinas*, d'où, par haplographie devant *sic*, *equam supina*, puis arrangement en *equam supinam*.

p. 244, 34 s.: *prendes mustas et cwn carta combusta teris.*

Dans les *Addenda* de son édition, p. xxxvii, ODER suggère de lire *must <el> as*, en renvoyant à p. 244, 19 s. *combures mustelam et eius cineres corpori iumentii... aspergis*. Cette conjecture est irrecevable pour deux raisons, d'abord parce qu'elle ne comporterait pas d'explication satisfaisante au point de vue paléographique de l'altération supposée et ensuite parce que l'analogie invoquée est inopérante. En effet, p. 244, 20 on a le singulier *mustelam* et il en est de même p. ex. chez Marcellus *de medicam*. p. 138, 28 et 142, 32 s. *mustelae exus*

admisceto mellis quam optimi, p. 248, 5 s. *addito olei uet eris*. Déjà Plaute dit *Poen.* 642 *boni de nostro tibi nec ferimus nec damus*, phrase qui fait suite à *si quid boni adportatis, habeo gratiam*, ce qui explique la genèse de cette construction; voir, à ce sujet, LOEFSTEDT, *Syntactical*, 2^e éd. (Lund 1942), p. 142 ss.

tae cinis, p. 275, 6 ?*nu st el ae uiuae combustae cinis*. Le pluriel *mustelas* ne se justifierait, à la rigueur, que s'il était précédé d'un chiffre comme p. ex. chez Marcellus *de medicam*.

p. 253, 26 ss. *lacerti*-----*hi quattuor infunduntur in acetum acre* (28), encore qu'il ne s'agisse pas ici d'incinération et de pulvérisation. Comme trop souvent, ODER a cherché midi à quatorze heures, car la correction de *mustas* en *muscas* se présente d'elle-même et elle est, au surplus, confirmée par deux autres recettes relatives, comme la nôtre, au traitement du cuir chevelu; cōmp. Mulomed. Chir. p. 297, 8 s. ., *ad alopiciam. muscas* (29) *super locum criblabis et cepam Gennanam super muscas confricas* et Pseudo-Theodori additamenta ad Theodorum Priscianum éd. ROSE p. 270, 24 s. *muscae plurimae combustae cum melle contritae idem praestant* (i. e. *alopeciosis medentur*). Des mélectures, provenant de la confusion des lettres c et / sont fréquentes dans le manuscrit de la Mulomedicina Chironis; en voici quelques exemples: p. 27, 30 *uerutulam* pour *uerruculam*, p. 29, 3 *cutitam* pour *cucitam* (= *cicutam*), p. 79, 7 *tremorem* pour *cremorem*, p. 226, 2 *asteroticum* pour *esc{h}aroticum* et, inversement, p. 165, 17 *scrophii* pour *strophii*, p. 227, 20 *scatuere* pour *statuere*.

p. 250, 12 s.: *haec potio praeparanda er it : titimallo gr acil em decoques* etc.

p. 250, 17 s.: *sit autem mensura quae in omnibus cotulam a ini*.

Faute de s'être aperçus que ces deux passages sont tirés des Hippiatriques grecques, dont ils n'avaient encore à leur disposition que l'édition princeps de GRYNÆUS (30), d'une con-

(28) On n'objectera pas qu'on trouve le pluriel tout court chez Marcellus *de medicamentis* p. 25g, 17 s. *glirium uel soricum... cinis*, car ici le sens n'est pas «la cendre de plusieurs loirs ou musaraignes», mais «la cendre de bêtes telles que le loir ou la musaraigne».

(29) Le manuscrit donne *muscam super locum criblabis*, mais le singulier *muscam* étant incompatible avec le pluriel *muscas* qui suit, HOPPE, *Veterinärhistor. Mitteilungen* 8^e année (1928), p. 8, note 1 l'a remplacé, avec une évidente justesse, par *muscas*. L'haplographie *musca super* pour *muscas super* a donné lieu à la restitution à rebours *muscam super*; voir ce qui a été dit plus haut dans le texte p. 19 à propos du passage p. 240,2.

(30) *Veterinariae medicinae libri duo*, Bâle 1537*

sultation malaisée et dépourvue d'index et de concordances, Oder et Buecheler y ont, d'une part, apporté des corrections à contretemps et ont, d'autre part, laissé subsister une faute patente, *titimallo* (= *iithymallm*) *gracilem* est la traduction exacte de *τόυμóαλον* *λεπτόν* Hippiatr. 1, p. 385, 17, ce qui nous dispense de réfuter expressément la retouche *titimallo r adi c em*, admise dans le texte par Oder. Pourquoi, d'ailleurs, n'a-t-il pas écrit *titimalli radicem*? Serait-ce parce qu'il avait le sentiment que cela aurait achevé d'ôter à sa correction toute vraisemblance paléographique ? Buecheler, à son tour, n'a guère été mieux inspiré en restituant *mensura aequa*, ce qui est démenti par le texte parallèle grec lequel exige *mensura aquae*; comp. Hippiatr. 1, p. 385, 21 s. εστω 3έ το πλ.9βος τού ύδατος εν'αυτοίς κοτύλαι δύο. Il est, du reste, permis de penser que Buecheler n'aura pas manqué d'envisager cette dernière conjecture et qu'il n'y aura renoncé, en quelque sorte à son corps défendant, que parce qu'elle devait lui paraître exclue par *uini* qui suit. Dommage que l'idée ne lui soit pas venue de s'attaquer à ce *uini*, achoppement pour tout lecteur attentif. Ici encore, la comparaison de la source grecque nous tire d'embarras en nous mettant sur la voie de la leçon authentique qui ne peut être que *cotulae binae*, *binae*, écrit *uine* par suite de la confusion constante de *b* et *u* (p. ex. p. 7, 61 *uene* pour *bene*, p. hi, 27 *uilem* pour *bilem*, p. 274, 8 *uuluos* pour *bulbos*, inversement p. 157, 27 *bacillantur* pour *uacillan/wr*, p. 256, 30 *ubam* pour *uuam*) et de *ae* et *e* (dont les exemples ne se comptent pas), était exposé à être changé en *uini* par un copiste, surtout après un mot désignant une mesure pour les liquides comme *cotula*.

IV. Traduction latine du Περί.άέρων, υδάτων, τόπων.

Une ancienne traduction latine du traité Περί αέρων, υδάτων, τόπων, attribué à Hippocrate, qui date, semble-t-il, du 6^e siècle de notre ère et a été confectionnée en Italie, nous est parvenue en entier (hormis la partie comprise entre p. 13, 24 et p. 15, 23 de l'édition de GUNDERMANN qui manque, sans que le contexte indique une lacune, sans doute par suite de la perte d'un feuillet d'un manuscrit antérieur) dans le codex Parisinus

lat. 7027 (P) du 10^e siècle et partiellement (p. 3, 1 à p. 5, 20 et p. 17, 17 à p. 31, 22) dans le codex Ambrosianus G 108 inf. (A) du 10^e siècle également. Elle a été publiée en 1905 par KUEHLEWEIN (31) sans Poriginal grec, puis, en 1911, par GUN-
D3RMANN (32) avec, en regard, la reproduction diplomatique du plus ancien d'entre les manuscrits grecs, le codex Vaticanus gr. 276 (V) du 12^e siècle. Une troisième édition, présentée en 1922 par J. BRINKMANN comme thèse de doctorat à la Faculté des Lettres de l'Université de Münster en Westphalie (33), n'a pas été imprimée (34).

L'auteur de notre traduction a rendu son modèle servilement à coups de dictionnaire, sans se soucier, si les mots qu'il alignait donnaient un sens approprié ou simplement intelligible. Peu instruit et peu soigneux, il a souvent commis des contresens grossiers, soit par suite de mélectures absurdes, soit parce qu'il était induit en erreur par l'orthographe défectueuse du manuscrit grec, sur lequel il travaillait ou que, même quand celle-ci était correcte, il l'épêlât mentalement selon la prononciation en usage de son temps (35). A ces erreurs, inhérentes au texte latin tel qu'il était sorti des mains du traducteur, se sont superposées ensuite les fautes accumulées par plusieurs générations de copistes (36). Mais toute

(31) H. Kuehlewein, *Die Schrift Περί ἀέρων, ὑδάτων, τόπων in der latein. Vebersetzung des Cod. Paris. 7027*, *Hermes* xl (1905), p. 248 ss.

(32) G. GUNDERMANN, *Hippocratis de aere aquis locis mit der alten latein. Uebersetzung*, Bonn 1910 (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, herausgegeben von H. LIETZMANN, fase. 77).

(33) J. BRINKMANN, *Vetusta Hippocratis libri II spt ἀέρων, ὑδάτων, τόπων inscripti iersio Latina ad codicum fidem recensita*, Diss. inaug. ζMonasterii 1922.

(34) Dans la suite, le texte latin sera cité d'après les pages de l'édition de GUNDERMANN, le texte grec d'après celle de l'édition de HEIBERG dans le *Corpus medicorum Graecorum* i, 1, Berlin et Leipzig 1927.

(35) On en trouvera des exemples chez DIEHL, *Coniectanea* (voir ci-dessous note 40), dans notre article de la *Revue de philologie* (ci-dessous note 41), passim, et dans la thèse de WENZ (ci-dessous note 42), p. 10. D'autres seront signalés ici même.

(36) D'après KUEHLEWEIN, *l. c.* p. 249, le codex Parisinus serait au moins une copie du cinquième degré. L'Ambrosianus a gardé plus souvent

délabrée qu'elle est, la version latine est d'une aide très efficace pour l'établissement du texte de l'original grec, en ce sens qu'elle permet de déceler et de corriger bon nombre de fautes de Γ archétype des manuscrits de ce dernier et que, dans bien des cas aussi, elle peut servir de guide dans le choix à faire parmi les variantes (38). Des contributions à la critique de notre texte, dues en premier lieu à KUEHLEWEIN / . c. et, subsidiairement, à JACOBY (38), GUNDERMANN (3g), DIEHL (40) et à l'auteur du présent article (41), y ont apporté des améliorations très sensibles, mais ont, cependant, laissé subsister bien des passages altérés dont on s'efforcera ici de diminuer quelque peu le nombre. Par la même occasion, on se propose d'attirer l'attention sur certaines corrections faites mal à propos, les fautes présumées n'étant qu'apparentes. La langue de ce document qui offre un spécimen non moins instructif du latin vulgaire tardif que les traductions latines de Dioscoride et d'Oribase, a été étudiée par J. WENZ dans une bonne thèse de l'Université de Marbourg (42).

Chap. 4. Texte grec p. 59, 4: τοῖς τε παιόιοισιν υἱώρες ἐγγίνονται

que le Parisinus la leçon primitive ou en est, en tout cas, resté plus proche; comp. p. ex. p. 64, 5 «ἄλλον της φυσιος = p. 21, ἱ s. *plus a natura A, plura natura P*; p. 64, 6 οκοταν δε ταυτα πάξ*1 = p. 21, 2 *quando haec passa fuerit A, haec om. P*; p. 64, 23 ὁ γάρ θύρ71τ7ίρ = p. 21, ig s. *uriticus enim porus A, uriticus enim prorsus P*; p. 68, 20 καί ευρέσεις ορυ! = p. 31, !0 *et inuenies montes A, et ueniens montes P*; p. 68, 23 s. δενδρώδεσι = p. 31, 14 *nemorosis A, numerosis P*. Toutefois, des exemples du contraire ne manquent pas : comp. p. 57, 18 τὰς κεφαλὰς υγρὰς = p. 5, 20 *capita húmida P, capita tumida A*; p. 68, 2 ηγερουντες — p. 2g, 22 *mitiora facientes P, minora facientes A*.

(37) Pour des exemples, voir notamment H. Diller, *Die Ueberlieferung der hippokratischen Schrift* Περί αέρων, υδάτων, τόπων, Leipzig 1g32 (= *Philologus*, Supplementband xxxiii, 3), p. 51 ss.

(38) F. Jacoby, *ZU Hippokrates* Περί αέρων, υπάτων, τόπων, *Hermes* XLVI (igi 1), p. 518 ss.

(39) Dans l'apparat critique de son édition.

(40) E. Diehl, *Coniectanea*, Innsbruck 1914.

(41) M. Niedermann, *Notes critiques sur la version latine du* Περί αέρων, υδάτων, τ5πων, *Revue de philologie* xli (ig 17), p. 221 ss.

(42) J. Wenz, *Quaestiones grammaticae ad uetustam translationem libri Hippocratis, qui inscribitur* Περί αέρων, υδατων, τόπων *pertinentes*. Marbourg 1g35.

εν τοῖσιν ορχεσίν; texte latin p. g, 7^{s*}: *Puer^{us} uero hydropi nascuntur in testibus.*

Le texte primitif devait porter non pas *in testiculis* selon la conjecture de KUEHLEWEIN qui s'écarte trop de la tradition manuscrite, mais *in testibus*. Bien que *testiculus* tendît à prévaloir dans les traités de médecine humaine et vétérinaire de la fin de l'Empire et du haut moyen âge, *testis* y demeurait, cependant, toujours fréquent; comp. p. ex. Marcellus *de medicam.* p. 253, 18.21; 255, 17 . 20 . 21 ; Mulomed. Ghir. p. 8, 18; 42, 4; 56, 29; 214, 3 . 4. 5; 215, 16. 17 . 22 . 28; Additamenta Pseudo-Theodori ad Theodorum Priscianum éd. ROSE, p. 284, 15 . 21 . 22.

La retouche *in testonibus*, envisagée par Svennung, *Wort-Studien \u den spätlat. Oribasiusre\enisonen* (Upsal, 1932), p. 131 et fondée sur l'existence d'un *testo*, *-onis*, attesté plusieurs fois comme doublet de *testis*, *testiculus* dans des textes tardifs, notamment dans l'une des deux versions latines d'Oribase, mérite, certes, la préférence sur *in testiculis*, mais non, me semble-t-il, sur *in testibus*.

Chap. 5. Texte grec p. 5g, 8 ss. : οκόσαι ἅ κέονταί προς τά πνεύματα μεταξύ των 3^ε-ερινών ἀνατολέων τοῦ η λ του καί των χειμερινών, καί οκόσαι το ἐναντίον τουτέων, ὡδε εχει περί αὔτέων. οκόσαι μὲν προς τὰς ἀνοίτοιὰς τοῦ ἡλίου κέονται, ταύτας εἶκος εἶναι υγιεινοτέρας των προς τὰς ἀρκτους ζιστραμμένων; texte latin p. g, 11 ss. : *que autem iacent ad flatus que in terra est iuos hortis solis et hiuer. sed que contra hec sunt, ita habetur, de illis uero que ad hortum solis constitute sunt has oportet salutare esse ab his que contra septem trionem contemplantur.*

Restitution de KUEHLEWEIN : *que autem iacent ad flatus, qui intra est iuos hortus solis et hibernos et que contra hec sunt, ita habetur de illis, que uero ad hortum solis constitute sunt, has oportet salutare esse ab his* e. q. s.

A *intra estiuos*, on préférera comme paléographiquement plus plausible *inter aestiuos*. Un copiste ayant mal séparé *intera βδίη0δ_η* un autre aura essayé de donner une apparence de sens à *intera* par l'interpolation *in terra*. L'interversion des désinences de *hortus solis*, d'où *hortis solus*, trouve son pendant exact dans *propter humiditatis habilitatem* p. 41, 3 au lieu de *propter humi dit atem habilitatis* (διὰ τιν υγρότητα τής

φύσιος p. 73, 28 s.). KUEHLEWEIN a omis, on ne sait pas pour-quoi, de redresser ce dernier lapsus pourtant manifeste, ce qui a donné à BULHART l'idée malencontreuse ou, à tout le moins gratuite, de vouloir justifier, dans l'article *habilitas* du Thes. lingu. Lat. vi, 3, 2465, *humiditatis* en tant que génitif explicatif. Je saisis l'occasion pour signaler encore un exemple épigraphique curieux de ce phénomène d'interversion des désinences de deux mots contigus, à savoir CIL vin 2608 *Iani patro* pour *Iano patri*. Dans les deux cas suivants, il n'y a pas eu échange mécanique des finales, mais permutation des cas, chacun des deux s'étant substitué à l'autre avec la désinence qui lui était propre: CIL xiv 1033 *T. Fla[ui]o Zouiano, qui uixit annis xv m. vii d. xim T. Flavius Saturus patri filius* (pour *pater filio*) *karissimo fecit* et CIL iv 1939 *fueere quondam Vibii opulentiissimi, non ideo tenuerunt in manu sceptrum pro mut uni 0* (pour *pro sceptro mutunium*).

salutares demande à être corrigé en *salutar<ior>es*. Sans doute, la confusion des degrés de comparaison est courante dans notre traduction, mais on notera, cependant que, d'après Wenk o. C. p. 30, «*exempla positiui pro comparatiuo adhibiti occurrunt rarissime omnium permutationum graduum*», et surtout, ce qui paraît décisif, le positif ne remplace un comparatif de l'original grec que si ce dernier est employé de façon absolue, sans terme comparé, comme p. ex. p. 9, 16 s. *moderatum aer habet calidum uel frigidum* (p. 5g, 13 s. μετριώτερον ὄνχει το θερμόν καί το ψυχρόν) ou bien p. 31, 15 s. *stagnosis et paludestribus* (p. 68, 24 s. λειμακω&στέροις τε καί ἐλώδεσιν). Il semble donc bien y avoir eu mutilation de *salutar<ior>es* en *salutares* comme p. 29, 9 de *affecti <osi> or es* (p. 67, 21 s. ἐβοργγιτότερον) en *affectiores*. Dans ce dernier cas non plus Kuehlewain n'a jugé nécessaire de corriger la leçon du manuscrit bien qu'il n'existe pas d'adjectif *affectus* au sens de «affable».

Chap. 5. Texte grec p. 59, 18 s. : τὰ τε εΜεα τῶν ἀνθρώπων ευχροά τε καί ἀνδερὰ εστι μάλλον (μάλλον η ἄλλη GADALDINUS), ην μη τις νούσος ἄλλη κωλύη ; texte latin p. 92¹ ὃ^{ss*}: *qualitates autem hominum boni colores et rubicundi sunt maxime magis quam albi ni, si aliqua egritudo non prohibuerit*.

Restitution de KUEHLEWEIN : *qualitates autem hominum : boni coloris et rubicundi sunt [maxime] magis quam albi si e q. s.*

Je ne suis pas convaincu que la suppression de *maxime* s'impose; comp. p. ex. Mulomed. Chir. p. 118, 8 s. *et maxime plus expedit purgare eum iumentum*. Ce qui est certain, c'est que dans *quam albini* se cache *quam alibi*, répondant à la leçon *rj SXh* du manuscrit perdu, collationné par le médecin vénitien GADALDINI. Mais en écrivant *quam alibi, si*, KUEHLEWEIN a escamoté la syllabe *ni* dont la provenance demeurerait inexplicée. Cette difficulté disparaît, si l'on admet qu'il y a eu, comme souvent, division fautive des mots et si l'on rattache *ni* à *si* qui suit, *nisi aliqua egritudo non prohibuerit* est un exemple du cumul pléonastique de négations qui est un trait caractéristique non seulement du latin vulgaire, mais du parler populaire en général; voir à ce sujet, STOLZ-SCHMALZ, *Latein. Gramm.*⁵ p. 832 s., E. LOEFSTEDT, *Syntactica* 11 (Lund 1933), p. 209 ss., DAG NORBERG, *Beiträge zur spätlatein. Syntax* (Upsal 1944), p. 109 ss.

Chap. 10. Texte grec p. 64, 30 ss. *την μεν γάρ κατά λόγον γίνηται τά σημεία επί τοίς άστροίσιν δύνουσί τε καί έπιτέλλουσιν, εν τε τώ μετοπώρω υδατα γέηται, καί ο χειμών μέτριος*; texte latin p. 23, 2 ss. *si enim cur at i o ne ?11* (P, *curationum λ*) *fuerint stellis* (P, *fuerint signa in stellis* A) *occidentibus et orientibus, in autumnno uera aqua e sint et* (P, *uero ea quae sint et*) *hiemps te?nperata*.

Restitution de KUEHLEWEIN: *si enim cum ratione fuerint signa in stellis occidentibus et orientibus, in autumnno uero aqua existât et hiemps temperata*.

A *cum ratione*, je préférerais *secundu?n rationem* parce que *κατά* «selon» n'est jamais rendu par *cum*[^] mais d'ordinaire par *secundum*; comp. p. ex. p. 60, 7 *κατά τας τής ήμέρης μεταβολάς* = p. 11, 13 *secundum die <i> in??lutationes*, p. 67, i *κατά ταύτα* = p. 27, 14 *secundum hec*, p. 68, 7 et 75, 16 *κατά (την) φύσιν* = p. 29, 27 et 43, 19 s. *secundu??I naturam, secunpouvait facilement être sauté après le groupe similaire *si eni?n*, puis il y aurait eu arrangement de *du?n rationem* en *curationem*, surtout si *Y??I* de *dum* avait été noté simplement par le trait horizontal usuel au-dessus de *Vu* et que ce trait, comme cela arrivait souvent, eut été omis.*

Comme leçon du manuscrit P, KUEHLEWEIN note *aqua estatem hiemps*, ce qui lui a suggéré la correction *aqua existât et*

hiemps. Mais d'après GUNDERMANN, qui a collationné à nouveau ce manuscrit, celui-ci porterait *aqua esintet hiemps*, d'où je conclus que le traducteur avait écrit *aquae sint et hiemps*, conjecture qui est recommandée à la fois par la variante de A *ea quae sint et hiemps* et par le pluriel *νόατα* de l'original grec.

Chap. 12. Texte grec p. 67, 22: *το δε αίτιον τουτέων r, χράσις των ώρέων*; texte latin p. 29, 9: *causa autem eorum usus tempora* (P, *temporum* A).

On ne semble pas avoir remarqué jusqu'ici que la traduction de *κράσις* par *usus* repose sur la confusion de *κρήαις* avec *χρήσις* et que le manuscrit dont s'est servi le traducteur devait donc porter *κρήσις*. C'est, en effet, cette forme que WILAMOWITZ, *Griech. Lesebuch* i, 2, p. 200, 5, qui ne connaissait pas encore la traduction latine, a adoptée avec un sûr instinct en dépit de la traduction manuscrite, et l'on ne peut que regretter que HEIBERG ne l'ait pas suivi.

Chap. 22. Texte grec p. 68, 7 ss.: *το δὲ ἀνδρεῖον καὶ το ἀταΐαίπορον καὶ το εμπονον κοὺ το ζυμοσιδέξ οὐκ αν δῶναιτο εν τοιαύτη φύσει εγγίγνεσθαι μήτε ομοφύλου μήτε αλλοφύλου, ἀλλά την ἤ<50νήν κρατέειν- δι οτι πολύμορφα γίνεται τά εν τοῖς 3-ηρίοις*; texte latin p. 29, 28 ss. : *ui ritum* (P, *uericum* A) *autem et laboriosum et solidum et animosum non poterit in huius modi natura innasci que alterius gentes* (P, *innasci neque regionalis neque alterius centis* A) *sed uoluntatem aer e propter ?nultum firmia* (P, *uoluptatem mare propter quod multiformia* A) *fiunt que in a l i i s*.

Restitution de KUEHLEWEIN: *uiratum autem et laboriosum et solidum et animosum non poterit in huius modi natura innasci neque regionalis neque alterius gentis, sed uoluptatem <regn>are ; propter quod multiformia fiunt que in anima-libus*.

La retouche *uiratum* pour *uiritum* est à rejeter comme superflue; comp. CGL v 519, ^ *uiritas mulieres : fortes sicut uiri uel uiragines* et d'autres références chez Wenz *O. c.* p. 66. *uiritus* est avec *uirātus* dans le même rapport que *picitus* (Apic. i, 9, 2; 1, 12, 7; Gargil. Mart. p. 187, 0 éd. Rose; Gromat. Lat. éd. Lachmann p. 307, 3; 346, 9; 361, 33; Marcellus *de medicam*, p. 164, 19; Oribas. Lat. Syn. 3, 188, 5; 5, 27 La; 8, 4 A a=L a) avec *picātus*, *âtritrus* (Hisper. Famina A 314) avec *âtrātus*, *grlnitus* (*interrasilem: grinitam*

Gloss, bibl. de Reichenau 5g 1), c'est-à-dire #*crēnītus*, avec **crēnātus* de **crena* «entaille»; voir NIEDERMANN, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines* (Neuchâtel 1918), p. 79; SVENNUNG, *Wortstudien \u den spätlatein. Oribasiusre\ensionen* p. 107; LABHARDT, *Contributions à la critique et à l'explication des gloses de Reichenau* (thèse Neuchâtel 1936), p. 98 s.

laboriosum confirme la conjecture de Van der Linden ταλαίπυρον pour ἀταλαίπυρον, *solidum* celle de Wilamowitz, *Griech. Lesebuch* i, 2, p. 201, 11 έντονον pour έμπονον. L'objection de Jacoby, *Hermes* xlvī (1911), p. 557 ailleurs, *solidus* sert de traduction de σκληρός, tandis que έντονος est rendu par *fortis* (p. 47, 18 *solidas et fortes* — p. 77, 15 σκληρά και έντονα) n'a pas de portée; comp. p. 48, 2 s. *solidos* <et> *habundantes* — p. 78, 4 εντόνους και δασείς.

Des tentatives faites pour retrouver la leçon de l'archétype qui se cache sous les fautes *aere* P, *mare* A (où *m* tient visiblement à une dittographie), aucune ne me paraît avoir abouti à un résultat dont on puisse se déclarer satisfait. Aussi n'est-ce que pour mémoire que je mentionne, outre la restitution *regnare*, adoptée par Kuehlewein, la conjecture *dominari*[^] proposée par Gundermann et celle de H. Schoene, *Rhein. Mus.* Lxxin (1920/24), p. 145 *ualere*, toutes irrecevables pour des raisons d'ordre paléographique. Pour ma part, je songe à *habere*, écrit *auere* dans l'orthographe de notre traducteur, lequel, peut-être avec raison d'ailleurs, aurait pris κρατέειν au sens affaibli de «exister» qu'ont le français *régner* et Tallemand *herrschen* dans des tournures telles que «il règne un mécontentement général», «es herrscht allgemeine Unzufriedenheit» et qu'a le grec δυναστεύει, synonyme de κρατέειν, dans notre chapitre même p. 67, 24 s. οκόταν μηδέν η επικρατούν βιαιώς, αλλά παντός ισομοιρή δυναστεύη. Or, *habere* dans l'acception «exister» se lit chez Anthime *de obseru. cib.* p. 15, 12 éd. Liechtenhan *auis, quae dicitur auetarda, bona est, sed puto hic non liabere* «l'oiseau appelé outarde est bon à manger, mais je crois qu'il n'en existe pas chez nous».

εν τοίς 3τηρίοις exigerait bien la traduction *in animalibus*, mais je ne saurais me résigner à admettre que *in animalibus* eût pu être corrompu en *in aliis* par la faute d'un copiste, de

sorte que j'incline plutôt à mettre *in aliis* sur le compte d'une mélecture, le traducteur, dont l'inconcevable étourderie et négligence éclate à chaque page et dont, au surplus, le modèle était peut-être quelque peu difficile à déchiffrer par endroits, ayant confondu ἐν τοῖς ἑτέροις avec ἐν τοῖς ἑτέροις.

Chapitre 14. Texte grec p. 69, 3 ss. : τουτέων γὰρ οὐκ ἐστὶν ἄλλο εἶδος ὁμοίας τὰς κεφαλὰς ἔχον οὐδ' ἐν τὴν μὲν γὰρ ἀρχὴν ο νόμος αἰτιώτατος ἐγένετο του μήκουσ τῆς κεφαλῆς; texte latin p. 3r21 γ ss. : *horum enim non est alia gens que similiter capita habeant ul I a a principio quidem ex causa fuit longitudinis capitis.*

Restitution de KUEHLEWEIN *horum enim non est alia gens que similiter capita habeat[n]t. nam a principio quidem <l>ex causa fuit longitudinis capitis.*

On s'étonnera à bon droit que KUEHLEWEIN ait corrigé *ulla* en *nam* puisque cet *ulla* correspond à *ovdiv* du texte grec, ce qui doit le mettre à Gabri de toute atteinte. Tout au plus se demandera-t-on, s'il y a lieu d'insérer *nam* à la suite de *ulla*. Si oui, il y aurait eu saut de *Va* final de *ulla* à la préposition *a* qui précède *principio*, *habeant* n'est pas nécessairement fautif; l'accord grammatical peut avoir été sacrifié au sens. J'écrirais donc *horu?n enim non est alia gens, que similiter capita habeant, ulla. <nam> a principio quidem <l>ex causa fuit longitudinis capitis.*

Chap. 14. Texte grec p. 69, 13 ss.: ὁ γὰρ γόνος πανταχό'εν ἐρχεται τοῦ σώματος (τοῦ σώματος GADALDINUS, om. YBE), ἀπό τε των ὑψηρῶν ὑψηρός, ἀπό τε των νοσερῶν νοσερός; texte latin p. 31, 32 ss.: *semen enim undique ueniens corporis dat sanis sanum et de morbidis morbidum nascitur.*

KUEHLEWEIN qui, en général, respecte les vulgarismes (43), en a éliminé ici un particulièrement intéressant et précieux, en remplaçant *dat* par *de*. En fait, ce *dat* est, à n'en pas douter, l'ancêtre du rhétoroman *dad*, *da* et de l'italien *da* que G. Mohl, *Les origines romanes* 11. *Etudes sur le lexique du*

(43) Il a eu le tort, cependant, de proscrire p. ex. *quagulatus* (p. 17, 13), *quagulatio* (p. 39, 17 et 45, 2), *strambus* (p. 33, 1); comp. pour les graphies du type *quagulare*, *quagulatio* Stolz-Schmalz, *Latein. Gramm.*⁵ p. 112, pour *strambus* Wenz, *Quaest. gramm.* (ci-dessus note 42), p. 66.

latin vulgaire (Prague 1900), p. 38 ss. a ramenés à l'osque *dat* de * *dâd*, ancien ablatif comme osque *ehtrad* «extra», devenu *dat* dans le sandhi devant initiale sourde du mot subséquent avec généralisation ultérieure du *-t*; voir C. D. Buck, *Elementarbuch der osk.-umbr. Dialekte* (Heidelberg 1905), p. 85, § 162, 3, *dat eivac egmad* «de ea re», *dadikatted* <**dad-dikatted* «dedicavit». Ce *dat* osque avait passé dans le latin populaire et s'y était maintenu, dans une certaine mesure, à côté de *de*. Sous la forme *da*, née, semble-t-il, dans le sandhi, il est attesté dans deux inscriptions chrétiennes chez Djehl, *Inscr. Lat. christ. uet.* n° 3855 *abea anathema da patre et filiu et scm spm* et n° 3856 *anathema abeas da tricenti decem et octo patriarcho*, puis fréquemment, à partir du 8^e siècle, dans la Lex Romana Raetica Curiensis (plus connue sous la dénomination Lex Romana Utinensis) et dans des chartes italiennes.

Les romanistes soutiennent, d'ordinaire, que le rhétoroman *dad*, *da* et l'italien *da* sont issus de *de ad*, une de ces prépositions composées qui pullulent dans le latin vulgaire postérieur; comp. Meyer-Luëbke, *Roman, etymol. Wib.* n° 1, E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, 3^e éd. (Paris 1930), p. 265, § 243 b. Mais outre que précisément ce *de ad* n'est point attesté, il ne convient pas pour le sens. D'autre part, *de ab*, proposé par C. Hamp, *Archiv für lat. Lexikographie* v (1888), p. 365 s., ne soulèverait pas d'objections au point de vue sémantique et Ton en possède des exemples, encore que bien clairsemés et limités aux seules formules angevines du 6^e siècle (voir *Formulae Merovingici et Karolini aevi* éd. Zeumer, Hanovre 1886 = *Monumenta Germanici historica*, legum sectio v, formulae 1), mais il est douteux que *de ab* eût pu devenir *da* et, en tout cas, le rhétoroman *dad* demeurerait inexplicé. En partant de *de a*, comme le fait Svennung, *Untersuchungen zu Palladius und zur lat. Fach- und Volkssprache* (Upsal 1935), p. 327, on éviterait la première de ces deux difficultés, mais la seconde subsisterait. De plus, c'est une pétition de principe, si Svennung affirme que *de a* est attesté par *da* des deux inscriptions chrétiennes citées plus haut, car, comme on vient de le montrer à la suite de Mohl et sur la foi de la forme *dat*, fournie par la traduction latine

du traité Περί ἀέρων, υἰάτων, τόπων, ce *da* peut avoir une toute autre origine.

Chap. 22. Texte grec p. 74, 25 s.: ἀσὶ γὰρ παρὰ τὰ ὠτα φλέβες, ας εἴν τις ἐπιτάμη. ἀγονοὶ γίνονται οἱ ἐπιψηθ-έντες ; texte latin p. 41 29 ὅ s-: *sunt en^m circa aures uene quasi quis secuerit, sine femine usu efficiuntur.*

C'est en pure perte que KUEHLEWEIN me paraît avoir dépensé son ingéniosité en restituant *quas si quis secuerit, sine semine incisi efficiuntur*, le texte du manuscrit étant sain et ne nécessitant aucune intervention (sauf en ce qui concerne la retouche légère *quas si quis* pour *quasi quisj. sine femin(a)e usu* traduit ἀγονοὶ «inaptes à procréer»); comp. tout de suite après p. 74, 27 s. οἱ ἀέ μετὰ ταῦτα ἐπειόαν ἀφίκωνται παρὰ γυναίκας καὶ μετ' οἰοί τ' εἰσοὶ χρήσθ-αὶ σφισιν = p. 41 31 ὅ s. *hi postea cum* (KUEHLEWEIN, *his uestrum P*) *perrexerint ad mulieres et non ualuerint uti illas*. Il est vrai que, de cette façon, οἱ ἐπιτη^ίντις resterait sans traduction, mais on n'en tirera aucune objection décisive parce que le sujet de la phrase ressort suffisamment du contexte et n'avait donc pas besoin d'être exprimé; comp. p. 64, 16 οἱ λ&ιώντες, rendu simplement par *hii* dans le texte latin p. 2 1, 13, et 77, 7 s. καὶ *si* μὲν ποταμοὶ ἐνείησαν ἐν τῇ χώρῃ, οἵτινες ἐκ τῆς χώρης ἐξοχτεύουσι e. q. s. = p. 47 9 ὅ s- *et siquidem flumina i<n>erunt, qui de regionem educant* e. q. s., où rien, dans le texte latin, ne correspond à ἐν τῇ χώρῃ qui devait paraître superflu au traducteur, étant repris par ἐκ τῆς χώρης.

Chap. 22. Texte grec p. 75, 5 s.: καίτοι ἐχρήν, ἐπεὶ 2τειότερον τοῦτο το νόσσημα τῶν λοιπῶν ἐστίν; texte latin p. 438 ῆ s-: *nam oportet i n q u i d thitheoron hic nlorbus ceteris inuenitur.*

Restitution de KUEHLEWEIN: *quamquam oportet, siquidem thiotheron hic morbus ceteris inuenitur.*

En rétablissant *siquidem*, KUEHLEWEIN a fait sienne une conjecture de HEIBERG, *Hermes* χχχv (1904), p. 140, qui avait émis l'hypothèse que le traducteur aurait écrit *siquidem*, corrompu dans la suite en *inquit*, et que ce *siquidem* donnerait raison à COBET, d'après lequel, à la place de la leçon ἐπεὶ de tous les manuscrits grecs actuellement connus, l'original aurait porté εἰπερ. Voilà une erreur qu'il importe de ne pas se laisser accréditer. Quand on constate, combien de fois le traduc-

teur s'est trompé en prenant tel mot de son modèle pour un autre d'aspect plus ou moins semblable, on ne peut se défendre de l'idée qu'ici encore on se trouve en face d'une de ces mélectures absurdes, en l'espèce d'une confusion de $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota$ ou, éventuellement, de $\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon\rho$, si telle était vraiment la leçon primitive, avec $\acute{\epsilon}\iota\pi\epsilon(\nu)$. Or, la tâche de la critique verbale consiste à débarrasser les textes des fautes qui se sont glissées dans les copies successives, mais non de corriger les erreurs qui ont été commises par l'auteur lui-même et qui figuraient donc déjà dans l'original de sa main, si bien qu'il ne serait pas légitime, en bonne méthode, de rien changer à *inquit*, celui-ci émanant du traducteur et non de quelque copiste.

Neuchâtel (Suisse), avril 1948.

MAX NIEDERMANN.